

Jean François Billeter

En pratique avec « Lichtenberg », en théorie dans « Trois essais sur la traduction », le sinologue suisse poursuit sa réflexion sur le glissement d'une langue à l'autre

Libre passeur

MARIANNE DAUTREY

Il faut parfois en passer par une profonde humilité intellectuelle et se soumettre à une rigueur drastique pour accéder à l'une des formes les plus jubilatoires de la liberté et fonder des hypothèses réellement hardies. Jean François Billeter a parcouru ce chemin. C'est depuis cette liberté qu'il écrit aujourd'hui. C'est d'elle aussi qu'il nous a parlé à mots couverts lorsque nous l'avons rencontré.

L'homme a derrière lui une carrière exemplaire : dans les années 1970, il introduisait l'enseignement du chinois à l'université de Genève et, à la fin des années 1980, il y fondait la chaire et le département de sinologie, aidé de son épouse, originaire de Pékin. De cette autorité académique pourtant, nulle trace dans le dialogue avec cet homme qui impose sa belle prestance presque malgré lui. Devant nous, il n'a affirmé aucun savoir établi ; ses idées, plutôt que de les exposer comme des résultats positifs ou des conclusions, il les a dites comme des expériences ou racontées comme des histoires encore en suspens.

« J'ai travaillé dur », c'est ainsi qu'il résume son parcours. Il a été à rude école, en effet. Il rappelle que, lorsqu'il a commencé à apprendre le chinois, dans les années 1960, les études sur la Chine n'en étaient encore qu'à leurs premiers balbutiements. Quant à l'accès aux sources, il était empêché par le régime. Lui-même, d'abord parti en Chine pour apprendre la langue, dut quitter le pays au début de la Révolution culturelle, alors qu'il commençait sa thèse. C'est entre le Japon et la France qu'il fut contraint à faire sa recherche, qui portait sur un intellectuel rebelle du XVI^e siècle, Li Zhi.

Il rappelle aussi ce qu'il fallut d'endurance intellectuelle pour résister aux revirements idéologiques successifs qui ont ébranlé la Chine et son image en Occident

durant les cinq dernières décennies. Quand on lui demande ce qu'il a pensé de l'enthousiasme en France pour le modèle chinois dans les années 1970, il se souvient : « J'étais très exposé à l'époque, mes étudiants me demandaient des comptes. Je voyais bien que ce que décrivaient avec enthousiasme les intellectuels français était parfaitement délirant par rapport à la réalité que j'avais vécue sur place, mais j'ai mis du temps avant de pouvoir formuler ma propre position. La dénonciation par Claude Lefort du monstre bureaucratique m'a permis d'y voir clair au début des années 1970. »

En 1999, Jean François Billeter se retire de l'enseignement pour se consacrer à la recherche et à l'écriture. Aujourd'hui, il est devenu un écrivain. En son sens plein. Ses ouvrages concis, incisifs, réguliers, et son écriture sobre, élégante, précise, acérée, fulgurante parfois, épousent parfaitement le raffinement minimaliste des petits formats des éditions Allia, son unique éditeur. « *Ecrire toujours dans la même collection* est

Parcours

1939 Jean François Billeter naît à Bâle.

1963 Il est le premier étudiant suisse en République populaire de Chine, où il se marie.

1970 Il crée le premier enseignement de chinois à l'université de Genève.

1987 Création de la chaire et du département d'études chinoises à l'université de Genève.

1999 Il prend une retraite anticipée et se consacre à l'écriture.

une manière de contrainte formelle, c'est un peu comme composer des sonnets », confie-t-il.

Il ne reste plus trace, dans ses textes, de l'histoire houleuse des années 1960, 1970, 1980, si ce n'est dans les choix théoriques radicaux qui les fondent. C'est sans doute ce qui donne à ses ouvrages les plus théoriques, comme *Un paradigme* (2012), leur portée existentielle et politique et, inver-

« Ecrire toujours dans la même collection, c'est un peu comme composer des sonnets »

sement, c'est ce qui confère à ses livres les plus engagés – historiques ou même polémiques – leur dimension théorique. Dans *Contre François Jullien* (2006), il recourt à un matérialisme historique de principe pour déconstruire l'affirmation d'une altérité irréductible et essentielle de la Chine : aux notions instituées par le philosophe François Jullien

comme des archétypes de la pensée chinoise, Billeter restitue leur statut de phénomènes historiques, révélant à la fois leur généalogie et leur fonction idéologique. Ainsi à propos de la « pensée immanente », censée s'opposer à la transcendance occidentale avec ses idéaux et ses vérités a priori, Billeter rappelle, dans une formule lapidaire, qu'elle « était liée à l'ordre impérial qui a créé un monde clos en résolvant autoritairement la question des fins ».

Ce même matérialisme historique (« *spinozisme* », dit-il) est à l'œuvre dans *Chine trois fois muette* (2000), composé de deux textes en miroir. Dans le premier, Billeter montre que l'ouverture de la Chine au capitalisme engage le pays dans le même mouvement historique que le monde occidental, celui de la marchandisation de toute chose, y compris du travail et de la personne humaine, bien que ni notre pensée sur la Chine ni la pensée de la Chine sur elle-même n'aient changé. Dans le second, il révèle une constante strictement singulière de l'histoire chinoise, qui court de la période féodale jusqu'à l'époque actuelle : la structure « impériale » de son pouvoir, de son organisation sociale et de son idéologie.

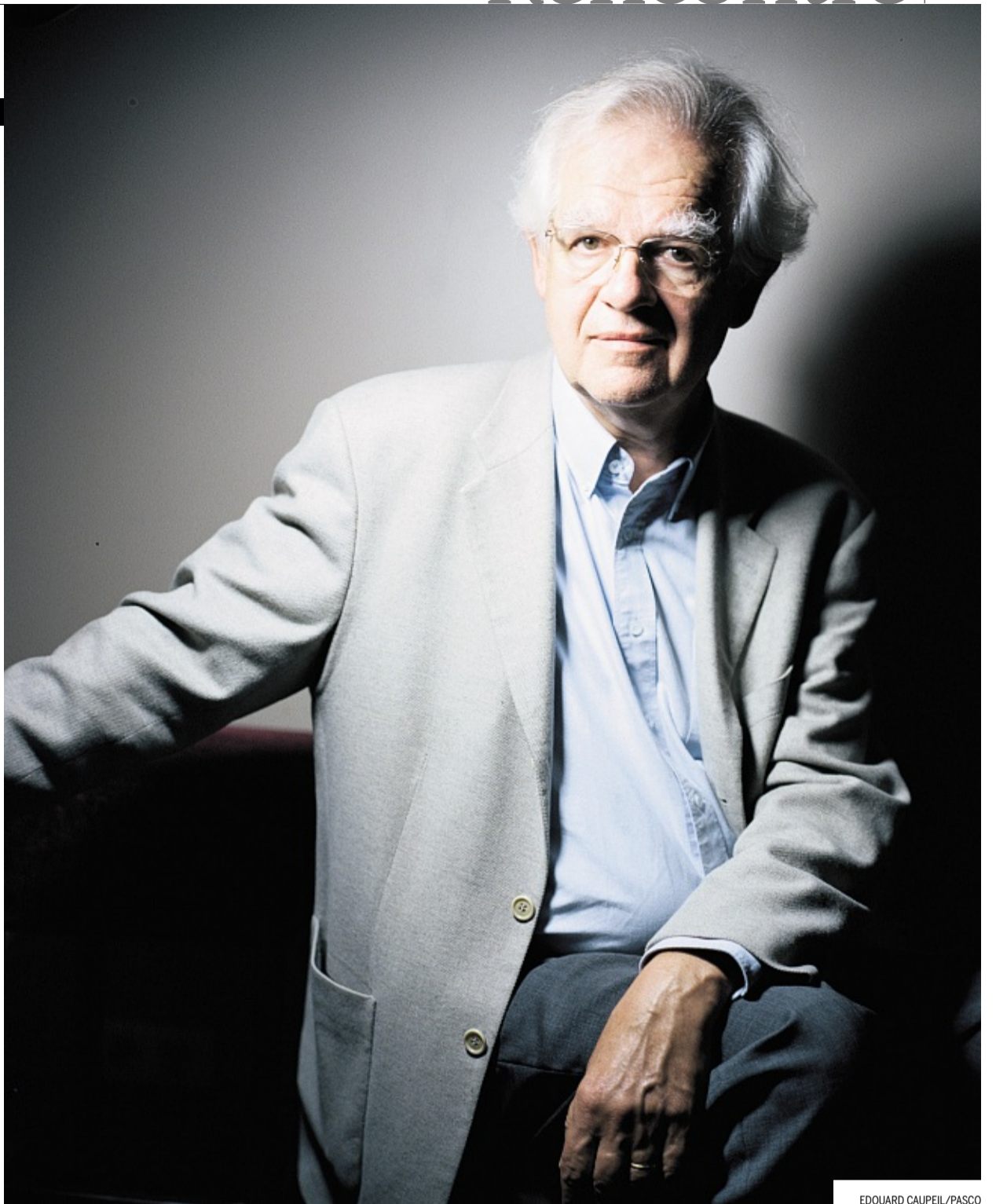
Lorsque nous soulignons la portée critique de l'opuscule, le visage de Billeter s'assombrit : « Sans doute, mais nous avons assez bu de cette mélancolie critique. Le temps est venu désormais de trouver la voie de l'invention politique. N'est-il pas évident que ni l'Europe ni la Chine n'ont trouvé la forme dont elles ont besoin ? Il importe pour l'avenir, je crois, qu'au lieu de s'opposer dans leurs discours respectifs, elles s'unissent sur le plan de la réflexion. » Ce travail a commencé depuis longtemps pour Billeter. Il fut celui de l'enseignant. Il est aujourd'hui plus que jamais la tâche du traducteur et de l'écrivain. C'est dans une réflexion sur la langue

chinoise, sur le passage du chinois au français qu'il s'élabore : en même temps qu'il traduit et commente les dialogues de Tchouang Tseu, philosophe de la Chine antique, Billeter observe et décompose ses gestes de traducteur et d'exégète, il en fait en quelque sorte l'archéologie.

La traduction ne se pratique pas par un simple transfert d'une langue à l'autre, observe-t-il, ce qui supposerait une équivalence entre les langues, qui n'existe pas, ou encore la suprématie d'un langage structurant notre expérience du monde, ce contre quoi Billeter s'inscrit. Elle transite par différents états. Elle commence dans un état en deçà ou en amont du langage, qu'il nomme « corps ». Ce corps est tout en « activité ». Dans un premier temps, il se vide, passe par le « retour à la confusion et au vide » qu'invoque Tchouang Tseu. Comme par un état d'hypnose, suppose aujourd'hui Billeter. Puis il se laisse imprégner par l'idée ou l'objet qu'il perçoit ou conçoit sans avoir encore de mot

pour l'énoncer. Il est alors imagination : il se fait une « image » de ce qui ne peut encore être traduit en langue. C'est dans ce temps en amont du partage entre les langues, suspendu entre l'idée encore privée de nom et son « image », que Billeter identifie le moment du dépassement de l'altérité irréductible de l'autre.

Ainsi progresse Jean François Billeter. De livre en livre, il théorise une « expérience » du langage en acte. Ses ouvrages, semblables à des méditations qui cependant iraient à contre-courant de celles d'un Descartes, fondent progressivement une nouvelle circulation entre les mondes et les sujets. Tandis que Descartes finissait par placer le *cogito* et le langage entre le monde et le sujet, entre le sujet et son corps, Billeter, lui, remet en jeu, en plein dans notre actualité, les limites du sujet et les puissances de son corps – sa liberté. C'est de cela qu'il parle continuellement et c'est de cela qu'il nous a entretenu au fond sans cesse, sans le dire. ■



EDOUARD CAUPEL/PASCO

L'art de la miniature

JEAN FRANÇOIS BILLETER publie deux ouvrages d'un coup. Une magnifique traduction en français de fragments choisis des *Cahiers* de Georg Christoph Lichtenberg, philosophe et savant allemand du XVIII^e siècle, et *Trois essais sur la traduction*, qui déploie le passage d'une langue à l'autre à partir de l'exemple concret de la traduction de poèmes de l'époque Tang. Si le *Lichtenberg* révèle que Billeter est aussi un grand traducteur de l'allemand, là n'est pas le seul mérite de l'ouvrage. Un autre, et non le moindre, réside dans l'effet de contamination entre les deux opuscules. Dans la traduction des petits poèmes chinois comme dans les fragments de *Lichtenberg*, ce qui est en jeu est l'art de la miniature, le resserrement extrême de l'écriture qui déploie alors sa puissance suggestive jusque dans ses silences.

Si *Trois essais sur la traduction* peut être lu comme un laboratoire de

l'ellipse – l'auteur y montre comment condenser, resserrer l'expression –, *Lichtenberg* serait alors un traité en acte de l'art de l'ellipse. Rassemblés, ses « petits traits » (*Lichtenberg*), qu'ils soient poèmes chinois, notes d'un traducteur ou d'un philosophe allemand, placent sur le même plan réflexions philosophiques, hypothèses scientifiques, récits de rêves, description de moments anodins. Billeter démontre encore une fois que la pensée est un enjeu concret de l'existence et qu'elle ne peut être saisie qu'entre ses silences, par son milieu – par son impensé. ■ M. DAU.

• LICHTENBERG, de Jean François Billeter, Allia, 176 p., 6,20 €.
• TROIS ESSAIS SUR LA TRADUCTION, de Jean François Billeter, Allia, 128 p., 6,20 €.

GONÇALO M. TAVARES

« Il est grand temps de découvrir son extrême inventivité, son esprit hors norme, imaginatif, audacieux, drôle, ambitieux, logique et fou. »
F. Noiville, *Le Monde*

« L'écrivain portugais s'affirme comme une figure majeure, conjuguant rigueur formelle et douce folie »
V. Pouchet, *Le Magazine littéraire*

« À travers ces fables, G. M. Tavares paie son tribut à Franz Kafka et Robert Walser. »
B. Liger, *Lire*